

BENJAMIN HOFFMANN

Yale University

La scène du vol dans l'enfance de Rousseau et Casanova

En découvrant les premières pages de l'*Histoire de ma vie* de Giacomo Casanova, un lecteur de Rousseau est susceptible d'éprouver une curieuse sensation de déjà-vu. Après le récit de son éveil à l'existence à l'âge de huit ans¹, Casanova raconte le « second fait dont je me souviens, et qui me regarde² » : une scène de vol. Un jour, Casanova et son jeune frère se rendent dans la chambre de leur père et le regardent travailler. Un « gros cristal rond brillanté en facettes³ » excite la convoitise de Giacomo qui le dérobe discrètement. Quelques minutes passent avant que le père ne s'aperçoive de la disparition du cristal, qu'il ne se tourne vers ses fils et ne demande au coupable de se dénoncer. Comme tous deux protestent de leur innocence, il promet les écrivains au menteur et leur ordonne de fouiller la pièce en quête du larcin. Casanova profite de l'agitation pour le glisser dans la poche de son frère qui reçoit la punition à sa place. Plus tard, Casanova se confesse à un jésuite :

Il me dit, que m'appelant Jacques, j'avais vérifié par cette action la signification de mon nom ; car Jacob voulait dire en langue hébraïque *supplanteur*. Par cette raison DIEU avait changé le nom de l'ancien patriarche Jacob en celui d'Israël, qui veut dire *voyant*. Il avait trompé son frère Esau⁴. Le vol a révélé la nature profonde de son auteur, il est le signe non équivoque de l'avenir qui l'attend.

Cet épisode n'est pas sans rappeler une autre scène de vol narrée dans un texte autobiographique, scène fameuse sur laquelle son auteur est revenu à plusieurs reprises : celle du ruban, narrée par Jean-Jacques Rousseau au livre II des *Confessions*. L'autobiographe raconte de quelle manière il déroba un « petit ruban couleur de rose et d'argent, déjà vieux⁵ » lorsqu'il servait chez Madame de Vercellis. Quand le larcin fut découvert, Rousseau accusa la servante Marion d'en être responsable, provoquant leur renvoi à tous les deux. Le sentiment de culpabilité ressenti par l'auteur est présenté comme l'une des origines du projet autobiographique des *Confessions* : en s'en délivrant, il prétend retirer un soulagement.

Certes, les deux épisodes présentent une structure comparable : un enfant dérobe un objet de faible valeur et trouve le moyen de rejeter la faute sur autrui. Mais pouvons-nous voir dans la similarité de ces deux passages autre chose qu'une curieuse coïncidence ? Écrivant cette scène, Casanova est-il animé de la moindre intention critique à l'égard de son prédécesseur⁶, ou se contente-t-il de consigner un événement qui s'est effectivement produit durant sa prime jeunesse ? Les deux épisodes pourraient bien exprimer deux conceptions distinctes du rôle de l'enfance dans la formation de l'identité et dans la fondation d'un projet mémorialiste, sans qu'il soit possible de remarquer dans l'épisode postérieur narré par Casanova la moindre allusion à celui dont Rousseau avait fait le récit. Néanmoins, deux raisons nous portent à croire que la scène de vol écrite par Casanova à la suite de Rousseau est dotée d'une fonction polémique.

L'œuvre de Rousseau était familière à Casanova. Non seulement les *Confessions*⁷ et leur auteur⁸ étaient connus de l'Europe cultivée bien avant le commencement de la rédaction des mémoires de Casanova, mais encore l'aventurier vénitien décrit dans *l'Histoire de ma vie* la visite⁹ qu'il rendit au philosophe genevois à Montmorency¹⁰.

Loin de s'inscrire dans la lignée des continuateurs¹¹ de Rousseau, Casanova cherchait davantage à distinguer son

œuvre du modèle incarné par les *Confessions*. Un fragment retrouvé à Dux, en Bohême, et conservé aux archives d'État de Prague, exprime clairement cette volonté de rupture :

Ou mon histoire ne verra jamais le jour, ou ce sera une vraie confession. Elle fera rougir des lecteurs qui n'auront jamais rougi de leur vie, car elle sera un miroir dans lequel de temps en temps ils se verront, et quelques uns jetteront mon livre par la fenêtre ; mais ils ne diront rien à personne. Elle ne portera pas le titre de confession, car depuis qu'il a été profané par un extravagant je ne peux plus le souffrir ; mais elle sera une confession si jamais il y en eut.¹²

La référence aux *Confessions* place le projet littéraire de Giacomo Casanova sous le signe d'une concurrence avec l'œuvre de Rousseau. Il semble que Casanova ait fait en sorte de la rendre plus explicite lorsqu'il a relu son texte puisque le manuscrit, rédigé d'une belle écriture égale, porte néanmoins une addition interlinéaire. Dans un moment d'humeur peut-être, Casanova a rajouté l'expression « par un extravagant », rendant plus claire encore l'antipathie que lui inspiraient Rousseau et son œuvre. Alors que les *Confessions* s'ouvrent sur le dessein proclamé de peindre un homme unique parmi ceux qui existent¹³, Casanova cherche plutôt à établir un rapport de confiance fraternelle avec son lecteur, usant de l'empathie et de la séduction pour s'assurer de son indulgence¹⁴.

Ce n'est donc pas le hasard qui fait entrer en résonance ces deux textes. Bien au contraire, Casanova met à profit la similitude remarquable entre son expérience et celle de Rousseau pour se démarquer du modèle des *Confessions*. Peut-être même remanie-t-il l'histoire des événements qu'il a effectivement vécus afin de les faire servir à la critique de ce modèle ? Un tel écart entre l'expérience et le récit qui en est

fait demeure toutefois invérifiable, puisque nous n'avons à notre disposition que le témoignage de Casanova. Dans ces deux scènes de vol, deux systèmes de pensée se découvrent en puissance, de même que toute l'histoire de la science se trouve enclose dans la moindre expérience physique moderne ; le système de Casanova s'édifie toutefois en concurrence avec celui de Rousseau.

À cet égard, un rapport d'hypertextualité unit les deux épisodes, au sens large donné à ce terme par Gérard Genette dans *Palimpsestes*, c'est-à-dire, « toute relation unissant un texte B (hypertexte) à un texte A (hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire¹⁵ ». Casanova transpose l'action narrée par Rousseau dans ses propres mémoires, mais sa transformation de l'hypotexte est lourde d'implications philosophiques et de critiques implicites. Dans quelle mesure cette transposition de la scène du ruban volé dans *l'Histoire de ma vie* révèle-t-elle à la fois une critique des fondements et des buts de l'écriture autobiographique chez Rousseau et une conception radicalement opposée du rôle de l'enfance dans la formation de la personnalité de l'individu ?

I. Une critique des fondements et des enjeux de l'écriture autobiographique chez Rousseau par Casanova

i. Une scène matricielle chez Rousseau

Avec la scène de la fessée administrée par Mademoiselle Lambercier et celle où le jeune Rousseau fut injustement accusé d'avoir brisé un peigne, l'épisode du ruban volé apparaît comme une scène matricielle des *Confessions*, une scène à partir de laquelle se met en marche le projet autobiographique. Ce vol unifie l'identité du personnage et du narrateur puisque la culpabilité engendrée par « une action atroce¹⁶ » leur est commune :

J'en emportai les longs souvenirs du crime et l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, et dont l'amer sentiment, loin de s'affaiblir, s'irrite à mesure que je vieillis.¹⁷

Ce sentiment de culpabilité, Rousseau semble l'entretenir lui-même, sinon l'aviver à plaisir. C'est le destin supposé funeste de Marion qui excite principalement ses remords : « Je ne regarde pas même la misère et l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'ai exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter ?¹⁸ ». Cependant, il admet lui-même un peu plus haut que de ce destin, il ne connaît rien en vérité : « J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer¹⁹ ».

Ainsi pouvons-nous remarquer chez le narrateur une propension à aggraver lui-même les motifs de sa culpabilité, en prêtant à son action des suites potentiellement plus sérieuses que leurs conséquences réelles²⁰. Cette complaisance dans la culpabilité se traduit par un lexique qui peut sembler hyperbolique lorsqu'il décrit le larcin d'un enfant : les termes de « crime », « insupportable remords », le champ lexical de l'enfer (« impudence infernale », un regard « qui aurait désarmé les démons ») sont à cet égard révélateurs. Le sentiment de culpabilité est à l'origine et à l'horizon du projet d'écriture autobiographique de Rousseau. C'est parce qu'il a commis un acte dont le remords est un poids insupportable qu'il décide d'écrire :

Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience, et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.²¹

Son besoin d'aveu ne sera pourtant pas assouvi par l'écriture de cet épisode des *Confessions*, puisqu'il reviendra dans la quatrième des *Rêveries du promeneur solitaire*²² à ce péché originel dans sa genèse personnelle. *A contrario*, c'est en omettant de faire la moindre allusion au sentiment de culpabilité qu'aurait pu susciter chez lui un acte similaire que Casanova critique implicitement les fondements de l'écriture autobiographique chez Rousseau et assigne d'autres fins à sa propre entreprise mémorialiste.

ii. Une scène qui n'est fondatrice qu'en proportion de sa volonté de ne pas l'être

Dans l'épisode narré par Casanova, le sentiment de culpabilité est inconnu aussi bien de l'enfant que du narrateur. À la permanence des remords chez le narrateur des *Confessions* s'oppose polémiquement la gaieté perverse du jeune Casanova : « Trois ou quatre ans après, j'eus la bêtise de me vanter à lui-même de lui avoir joué ce tour²³ ». Le vol apparaît comme une vétille, un mauvais tour d'enfant, et la durée qui sépare la faute de l'aveu manifeste combien elle pesait peu sur la conscience de son auteur. À cet égard, il est révélateur que la culpabilité de Rousseau, dont nous avons vu qu'elle était entretenue et accrue par lui-même, se traduise chez Casanova par une punition tout extérieure : « Il ne m'a jamais pardonné, et il a saisi toutes les occasions de se venger²⁴ ». Mais de ces prétendues vengeance les *Mémoires* ne disent rien, et c'est à l'inverse Giacomo Casanova qui est venu en aide à son cadet dans la suite de leurs vies²⁵. À tout point de vue, l'épisode du vol s'avère dépourvu de conséquences fâcheuses pour le héros de l'*Histoire de ma vie*.

La propension du narrateur à présenter cet épisode comme une bagatelle sans incidence sur le projet mémorialiste révèle en creux une finalité qu'il refuse de donner à l'écriture autobiographique : le soulagement de la conscience du pécheur par l'aveu de sa faute. La différence de longueur entre le texte de Rousseau et celui de Casanova contribue à les distinguer.

Le fait reste mineur chez Casanova, il est narré comme une anecdote parmi d'autres²⁶. Si Casanova choisit de ne pas raconter cette scène plus en détail, c'est parce qu'il refuse d'accorder de l'importance aux péchés véniels d'un enfant. La comparaison entre les deux épisodes montre que l'écriture autobiographique chez Casanova n'est pas une affaire d'auto-justification, qu'elle n'est pas le prétexte à une conduite judiciaire d'interrogations et d'aveux. Au contraire, en traitant avec désinvolture cet épisode traumatisant pour Rousseau, Casanova manifeste sa capacité d'homme et d'écrivain à vivre heureux en dépit de la faute. Si son histoire est capable d'amuser le lecteur, elle a sans doute pour fonction principale de susciter dans la conscience de l'auteur vieillissant des souvenirs lumineux qui lui permettent d'éprouver une fois encore les émotions qui furent jadis les siennes. Alors que les *Confessions* de Rousseau ont l'ambition de proposer une « première pièce de comparaison pour l'étude des hommes²⁷ », l'œuvre de Casanova est d'abord écrite pour se rendre heureux²⁸ et ensuite pour rendre heureux son lecteur²⁹. Casanova prétend à l'indulgence du lecteur et cherche à encourager la bienveillance comme mode de réception approprié d'une œuvre narrant ses « folies de jeunesse³⁰ ». Il voit dans sa propre posture l'image inverse de celle de Rousseau :

Par cette raison j'espère, cher lecteur, que bien loin de trouver dans mon histoire le caractère de l'impudente jactance, vous y trouverez celui qui convient à une confession générale, quoique dans le style de mes narrations vous ne me trouverez ni l'air d'un pénitent, ni la contrainte de quelqu'un qui rougit rendant compte de ses fredaines. Ce sont des folies de jeunesse. Vous verrez que j'en ris, et si vous êtes bon, vous en rirez avec moi.³¹

Quoiqu'il ne soit nommé nulle part, le citoyen de Genève hante ces lignes empruntées à la Préface. Dans son autobiographie Rousseau prend la pose d'un pénitent³², tandis que la « contrainte de quelqu'un qui rougit rendant compte de ses fredaines » s'y révèle à diverses reprises³³. La définition du pacte de lecture de Casanova passe donc par une critique du style et des enjeux des *Confessions*.

II. Les définitions concurrentes du rôle de l'enfance dans la formation de la personnalité chez Rousseau et Casanova

i. L'enfance, étape de formation de l'individu par le monde extérieur

L'enfance dans le récit de Rousseau apparaît comme un laboratoire où s'élabore la personnalité de l'individu. Entre la créature innocente qu'est l'enfant et l'adulte que les mœurs de son temps ont perverti, un parcours soumis au hasard se dessine. La scène du ruban volé n'est pas la seule à exprimer pareille conception. Déjà l'épisode de la fessée était l'occasion d'une réflexion sur les effets durables d'une expérience de jeunesse :

Qui croirait que ce châtement d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, et cela précisément dans le sens contraire qui devait s'ensuire naturellement ?³⁴

L'enfant apparaît ici comme une cire vierge que des forces extérieures viennent modeler et dont la forme est un résultat contingent (« dans le sens contraire qui devait s'ensuire naturellement »). Dans le même ordre d'idée, la scène du ruban volé est décrite comme l'événement fondateur de la personne morale de Rousseau. Le narrateur expose cette

idée dans la conclusion qu'il réserve à l'épisode, où la démarche auto-justificatrice et auto-apologétique succède à l'aveu de la faute :

Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reste de ma vie de tout acte tendant au crime, par l'impression terrible qui m'est restée du seul que j'ai jamais commis ; et je crois sentir que mon aversion pour le mensonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un aussi noir.³⁵

Cette seconde étape se retrouve également dans la quatrième *Rêverie*, mais elle a d'autant plus de force que l'autobiographe s'est alors moins étendu sur le récit de son forfait :

Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dut être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il était possible. Cependant à ne considérer que la disposition où j'étais en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte, et bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachait, j'aurais donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer, qu'en disant comme je le crois sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjuga tous les vœux de mon cœur. Le souvenir de ce malheureux acte et les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés, m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû

garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie.³⁶

D'après Rousseau, les expériences vécues par l'enfant construisent l'identité qu'il conservera à l'âge adulte. Toutefois, ne se contredirait-il pas en faisant de l'enfance le laboratoire de la maturité alors qu'il proclame simultanément sa culpabilité de jeune garçon et l'innocence de son cœur d'homme mûr ? Autrement dit, comment concilier le jeune vaurien servant chez Madame de Vercellis avec l'homme capable de déclarer à la face de Dieu que personne ne fut jamais meilleur que lui³⁷ ? Quand bien même Rousseau prétend soulager son cœur d'une culpabilité qui le ronge en présentant sa faute dans toute son indignité, il n'en sappe pas moins le discours par lequel il s'incrimine afin de présenter son portrait sous un jour moins odieux qu'il ne semble l'éclairer lui-même. Le narrateur décrit le ruban volé de la manière suivante : « un petit ruban couleur de rose et d'argent, déjà vieux³⁸ ». La précision donnée à propos de la vétusté de ce ruban, d'une manière apparemment incidente, n'est pas sans participer à l'entreprise d'auto-justification menée par Rousseau. L'objet volé étant vieux, donc dépourvu de réelle valeur, ce n'est pas la cupidité qui est à l'origine du forfait : tout juste est-il la conséquence d'une fantaisie passagère, d'un moment de tentation³⁹. Le vol lui-même apparaît comme un acte désintéressé puisque Rousseau comptait offrir sa prise à Marion⁴⁰. La pureté des intentions du pécheur est un motif suffisant pour son absolution ; de même, on ne saurait lui faire un crime de l'accusation portée contre la jeune servante dont la désignation spontanée prouve combien Rousseau avait l'esprit occupé d'elle. En somme, les deux chefs d'accusation portés contre lui se trouvent transfigurés à son avantage : le vol est la conséquence d'une intention généreuse, et la calomnie une parole trop rapide qui révèle moins le dessein de nuire que la préoccupation secrète du sujet. Si Rousseau s'accuse de manière directe et explicite, son auto-justification concomitante est en revanche souterraine et allusive : il s'agit

d'un contenu qu'il appartient au lecteur de reconstituer à partir des éléments disséminés par l'autobiographe.

D'une manière insidieuse, le contre-discours auto-justificateur avance de nouveaux arguments : « Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai, et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt⁴¹ ». La gravité du larcin réel s'amenuise en comparaison de celle des vols imaginaires autrement plus considérables qu'il était au pouvoir de Rousseau de perpétrer ; le faible soin apporté à dissimuler le forfait atteste quant à lui de l'absence de malignité profonde chez l'auteur du chapardage. On voit comment le *mea culpa* pathétique prononcé devant le lecteur se double d'un discours sous-jacent qui cherche à relativiser la faute de l'accusé plaidant coupable. Dans les sous-entendus du texte, Rousseau mène un travail de sappe afin de réhabiliter celui qu'il accuse simultanément. On sait que son avant-dernière œuvre, *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*⁴², présente une séparation⁴³ de sa personne en deux énonciateurs. La dualité de l'autobiographe se révèle également dans la narration de l'épisode du ruban volé, quoique d'une manière plus insidieuse : Rousseau est à la fois juge et partie, accusateur et défenseur, avocat du diable et champion de la part angélique du prévenu. Cette culpabilité somme toute bien innocente révèle une continuité entre le jeune Rousseau et le futur autobiographe : comme ce fut le cas de nombreux saints⁴⁴, Rousseau a fait cette expérience du péché qui l'a rendu d'autant plus amoureux de la vertu dans la suite de son existence. À l'inverse, nous pouvons voir que cette conception d'un rapport causal entre l'enfant et l'adulte est entièrement étrangère à Casanova, dont la pensée est au carrefour de multiples influences de la philosophie antique.

ii. L'enfance, étape de révélation d'une identité constituée *a priori*

Chez Casanova, le rôle de l'enfance dans la formation de l'identité s'avère radicalement différent de celui pris chez

Rousseau. L'enfance est pour lui une période de déploiement, au sens où le grand rouleau de Jacques le Fataliste se dévide progressivement. Il semble que son identité soit déjà fixée de toute éternité, que l'enfant ne la crée pas, mais la dévoile, se dévoile comme celui qu'il deviendra nécessairement plus tard. Mains détails dans le texte contribuent à établir cette conception du rôle de l'enfance dans la révélation de l'identité. L'attirance du jeune Casanova pour un objet lumineux, ce « gros cristal rond brillanté en facettes⁴⁵ », révèle notamment une fascination pour les objets luxueux qui sera l'une des passions⁴⁶ constantes de l'adulte qu'il va devenir. Quant à l'objet lui-même, il peut symboliser les cercles mondains que le Vénitien fréquentera sa vie durant, cercles caractérisés par le goût des apparences et du faste. Plus loin dans le texte, l'expression « j'ai saisi le moment de le mettre dans ma poche⁴⁷ » annonce une tendance fondamentale chez l'aventurier vénitien : profiter du « moment », de l'occasion offerte au libertin pour séduire une femme. Mais il s'agit aussi de « suivre le dieu », c'est-à-dire de se conformer à cette maxime stoïcienne qui deviendra la devise de Casanova au chapitre VI du Volume I, « Sequere Deum »⁴⁸.

Plus généralement, l'enfant et le héros adulte ont en commun leur goût pour les farces. L'*Histoire de ma vie* raconte quels tours sanglants⁴⁹ Casanova était capable de jouer, notamment lorsqu'il voulait se venger d'un affront qui avait heurté sa proverbiale susceptibilité⁵⁰. L'anecdote conclusive de l'épisode alimente considérablement la thèse d'une destinée de l'individu que l'enfant commence à manifester en son temps :

Il me dit, que m'appelant Jacques, j'avais vérifié par cette action la signification de mon nom ; car Jacob voulait dire en langue hébraïque supplanté. Par cette raison DIEU avait changé le nom de l'ancien patriarche Jacob en celui d'Israël, qui veut dire voyant. Il avait trompé son frère Esaü.⁵¹

« Vérifiant » la signification de son nom, le jeune Casanova se conforme à une essence *a priori* que l'enfance n'a pas créée, mais contribué à mettre au jour. Une conception cratyléenne de la nomination se dévoile ici, puisqu'un rapport de nécessité est établi entre l'essence de l'individu et son patronyme. Du reste, le patronage de Jacob convient parfaitement à Casanova. Le second fils d'Isaac et Rébecca était tricheur et voleur (comme le prouve l'affaire des troupeaux de son beau-père⁵²), grand amateur de femmes (il fit notamment la conquête de Léa⁵³ et celle de Rachel⁵⁴) et persuadé d'avoir pour lui le soutien de Dieu (comme le montre le songe de l'échelle⁵⁵), toutes caractéristiques qui appartiennent à Casanova également. À de nombreuses reprises durant le récit de la fuite des Plombs, Casanova souligne le rôle d'adjuvant joué par Dieu⁵⁶, notamment au moyen de la typographie qu'il réserve au nom du Créateur. Le mémorialiste écrit « DIEU » ou « Dieu »⁵⁷, afin que le nom du Seigneur ressorte dans la chaîne écrite comme celui d'un actant à part entière. Le Vénitien en est persuadé : sans l'assistance divine, l'extraordinaire évasion qui le rendit célèbre dans l'Europe entière n'aurait jamais été possible.

La thématique du changement de nom dans les *Mémoires* est également amorcée dès ce passage faussement anecdotique, puisque semblable à Jacob qui devint Israël après sa lutte avec l'ange⁵⁸, le Vénitien se baptisera lui-même du nom de chevalier de Seingalt, obéissant au principe suivant :

L'alphabet est la propriété de tout le monde ; c'est incontestable. J'ai pris huit lettres, et je les ai combinées de façon à produire le nom Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté pour mon appellatif, avec la ferme persuasion que personne ne l'ayant porté avant moi, personne n'a le droit de le contester, et bien moins encore de le porter sans mon consentement.⁵⁹

En définitive, cet épisode annonce le développement ultérieur d'une identité que l'enfance a manifesté en son temps. Cette conception de l'identité joue un rôle dans l'irresponsabilité heureuse⁶⁰ que Casanova s'est plu à cultiver sa vie durant. Comprendre l'identité de l'homme, non comme le résultat d'un processus mais comme une essence attribuée à l'individu, permet à Casanova de nier une part de sa liberté pour l'affirmer plus complètement ensuite : nier une part de sa liberté, puisqu'il se dit incapable de changer son identité ; l'affirmer plus complètement ensuite, car rien ne l'empêche alors de céder aux penchants qui découlent de son essence. Cette liberté a ses délices. Elle permet à l'individu de mener son existence dans une temporalité qui n'excède pas les bornes du présent, puisqu'il ne saurait éprouver de remords pour des actes passés qu'il n'était pas en son pouvoir de ne pas commettre, ni s'inquiéter des conséquences de ses actes, qui sont eux-mêmes le produit de son essence. Il n'est donc pas étonnant que les « confessions » de Casanova soient fondamentalement joyeuses : comment le pénitent pourrait-il ressentir remords et culpabilité, quand il s'est plu à croire qu'il agissait conformément à l'identité qu'il a reçue à sa naissance⁶¹ ?

La visite⁶² rendue par Casanova à Rousseau résume à elle seule l'altérité fondamentale⁶³ des deux autobiographes. Dans une certaine mesure, elle annonce le jugement de la postérité sur les deux auteurs et révèle la différence profonde qui existe entre eux. Le jugement de la postérité, car cette dernière se comportera à l'égard de Casanova comme l'a fait Rousseau : elle le méconnaîtra dans les deux sens du terme. De cette visite rendue entre 1756 et 1757, Rousseau ne dit rien dans les *Confessions*. Longtemps, Casanova occupera une place modeste dans l'histoire littéraire que présageait son absence dans l'autobiographie de Rousseau et qui résulte en grande partie de la disparition du manuscrit⁶⁴ original qui ne fut publié

intégralement qu'en 1960 chez Plon, avant son acquisition par la Bibliothèque nationale de France en 2010. Mais cette rencontre est aussi représentative de l'incompréhension entre les deux hommes : si Rousseau ne dit rien de Casanova, ce dernier n'en dit pas grand-chose, et surtout rien de fort élogieux. Il se borne à noter :

Nous trouvâmes l'homme qui raisonnait juste, qui avait un maintien simple et modeste, mais qui ne se distinguait en rien ni par sa personne, ni par son esprit. Nous ne trouvâmes pas ce qu'on appelle un aimable homme. Il nous parut un peu impoli, et il n'a pas fallu davantage pour qu'il paraisse à Mme d'Urfé malhonnête. Nous vîmes une femme, dont nous avions déjà entendu parler. Elle ne nous a qu'à peine regardés. Nous retournâmes à Paris, riant de la singularité de ce philosophe.⁶⁵

Le rire⁶⁶ de Casanova traduit la distance qui le sépare de Rousseau et sans doute l'opposition irréductible entre deux conceptions de l'existence humaine que traduiront deux chefs-d'œuvre autobiographiques de la littérature du XVIII^e siècle. Si Rousseau écrit une œuvre où l'expression de la culpabilité accompagne l'exaltation d'une singularité exacerbée, Casanova remplace la grâce chrétienne par la grâce mondaine et le soulagement des tourments de l'âme par la quête d'une expérience renouvelée du bonheur au moyen de l'écriture.

Notes

¹ Casanova raconte qu'il n'a gardé aucun souvenir de la période située avant le mois d'août 1733 (*Histoire de ma vie*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1997, tome I, p. 16). Le commencement de son existence « en qualité d'être pensant » (*idem*) survient après une visite qu'il rendit à une sorcière de Murano en compagnie de sa

grand-mère Marzia, dans l'espoir de soigner les saignements de nez incessants dont il était victime. La nuit suivante, il explique qu'il « a vu ou cru voir descendre de la cheminée une femme éblouissante » (*ibid.*, p. 18). Ce souvenir est le plus lointain qu'il ait conservé.

² *Idem*

³ *Ibid.*, tome I, p. 19.

⁴ *Idem*

⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Paris, Imprimerie nationale, 1994, p. 252.

⁶ Prédécesseur, en effet, car les *Confessions* ont été achevées en 1770, tandis que l'*Histoire de ma vie* a été rédigée entre 1789 et 1798, année de la mort de Casanova qui a laissé son œuvre inachevée. Le récit des *Mémoires* s'arrête à l'été 1774, alors que Casanova était âgé de 49 ans.

⁷ Dans sa « Présentation » des *Confessions* (*op. cit.*, p. 60-66), Raymond Trousson décrit la réception que le public a réservée à l'œuvre de Rousseau et montre qu'elle a oscillé entre la critique hautaine pour les mémoires d'un « valet de basse-cour » (Mme de Boufflers) et l'admiration de quelques inconditionnels qui eurent « la faiblesse d'aimer, d'adorer ce fou » (Brissot). En dépit de la variété des réceptions de l'œuvre, celle-ci fut la cause d'une véritable effervescence et l'objet de nombreuses lettres, de débats et de controverses, qui assurèrent sa célébrité dès l'époque de sa publication.

⁸ Rousseau déclare lui-même dans *Les Confessions* (*op. cit.*, tome II, p. 776) : « Avec un nom déjà célèbre et connu dans toute l'Europe, j'avais conservé la simplicité de mes goûts ». Cette réflexion prend place dans le récit de l'année 1758.

⁹ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome II, p. 182-183.

¹⁰ Du 9 avril 1756 au 15 décembre 1757, Rousseau séjourna à l'Ermitage, à l'extrémité du parc de la Chevrette et à proximité de la forêt de Montmorency.

¹¹ *Les Confessions* ont ouvert la voie à toute une série de continuateurs qui situent leur œuvre par rapport à l'autobiographie de

Rousseau. Rétif de la Bretonne écrit par exemple au commencement de *Monsieur Nicolas* : « Il existe deux modèles de mon entreprise : les *Confessions* de l'Evêque d'Hippone, et celles du Citoyen de Genève. J'ai beaucoup du caractère d'Augustin ; je ressemblais moins à J.-J. Rousseau : je n'imiterai ni l'un, ni l'autre » (*Monsieur Nicolas*, édition de P. Testud, Paris, Gallimard, collection « La Bibliothèque de la Pléiade », 1989, tome I, p. 3-5).

¹² Fragment cité par Francis Lacassin dans sa préface à l'*Histoire de ma vie* de Giacomo Casanova, *op. cit.*, p. 2.

¹³ « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu » (*Les Confessions*, *op. cit.*, tome I, p. 151).

¹⁴ Casanova met en adéquation l'indulgence du lecteur avec ses qualités intellectuelles et morales : « Devant dire quelque chose aussi de mon tempérament et de mon caractère, l'indulgent entre mes lecteurs ne sera ni le moins honnête, ni le plus dépourvu d'esprit ». Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, p. 5. C'est engager le lecteur à se montrer bienveillant s'il ne veut pas être taxé de stupidité...

¹⁵ Gérard Genette, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 12.

¹⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, tome I, p. 254.

¹⁷ *Ibid.*, p. 252.

¹⁸ *Ibid.*, p. 254.

¹⁹ *Ibid.*, p. 253.

²⁰ Rousseau reconnaît lui-même dans *Les Rêveries du promeneur solitaire* que seul le remords l'a conduit à imaginer une suite cruelle à cette affaire pour Marion : « Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dut être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il était possible » (Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Garnier Flammarion, 2006 [1997], p. 91).

²¹ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, tome I, p. 254.

²² « Le lendemain, m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution, la première idée qui me vint en commençant à me recueillir fut celle d'un mensonge affreux fait dans ma première jeunesse, dont le souvenir m'a troublé toute ma vie et vient, jusque dans ma vieillesse, contrister encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons » (Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, *op. cit.*, p. 91).

²³ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome I, p. 19.

²⁴ *Idem*

²⁵ Giacomo Casanova a rendu à son frère François l'important service de le faire venir en France, où la célébrité et des gains considérables récompensèrent ses talents. Parmi les œuvres des membres de l'Académie exposées au Louvre, le mémorialiste avait remarqué l'absence de peintures de bataille : il pressentit que son frère pourrait s'imposer comme le successeur de Charles Parrocel (1688-1752). Sur cette question, voir : Charles Blanc et Jules Renouard, « François Casanova », *Histoire des peintres de toutes les écoles*, Paris, École française, 1862, tome II, p. 3.

²⁶ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome I, p. 18.

²⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, tome I, p. 147.

²⁸ Casanova décrit le rôle qu'il attribue à l'écriture de ses mémoires dans le passage suivant : « Mme Lebel est une des dix ou douze femmes que j'ai le plus tendrement aimées dans mon heureuse jeunesse. Elle avait tout ce qu'on peut désirer pour être heureux en ménage si mon sort avait été de connaître cette félicité [...]. Mais laissons les digressions sur un passé impossible à rappeler, et *puisque je suis heureux par mes souvenirs, je serais fou de me créer d'inutiles regrets* » (Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome II, p. 771). C'est nous qui soulignons.

²⁹ « Le lecteur de Casanova sera heureux : on ne lui demande ni d'être juge, ni d'être confesseur, il n'est chargé ni de condamner ni d'absoudre. Simplement, qu'il partage ce plaisir qui est le seul motif de l'écrivain, ce plaisir qui l'a guidé dans sa vie, ce plaisir qui est le moteur de l'écriture. Plaisir qui engendre le plaisir : comme le plaisir de vivre a engendré le plaisir d'écrire, celui-ci à son tour engendre le

plaisir de lire » (Béatrice Didier, « Plaisir et autobiographie, réflexion sur une préface », *Europe*, n° 697, mai 1987, p. 57).

³⁰ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome I, p. 3.

³¹ *Idem*

³² « Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères » (Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, tome I, p. 151-152).

³³ Par exemple au cours de l'épisode de la fessée administrée par Mademoiselle Lambercier (Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, tome I, p. 164).

³⁴ *Idem*

³⁵ *Ibid.*, p. 255-256.

³⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, *op. cit.*, p. 91.

³⁷ « Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : "Je fus meilleur que cet homme-là" » (Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, tome I, p. 151-152).

³⁸ *Ibid.*, p. 252.

³⁹ *Idem*

⁴⁰ « Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, et lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est bizarre, mais il est vrai que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle était présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulais faire, et de m'avoir donné le ruban parce que mon intention était de le lui donner » (*ibid.*, p. 255).

⁴¹ *Ibid.*, p. 252.

⁴² Les *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques* ont été rédigés entre 1772 et 1776 et publiés après la mort de l'auteur, en 1782.

⁴³ À la dualité de l'individu correspond celle de son existence, scindée en deux époques radicalement distinctes si l'on en croit les *Dialogues* : « Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes. Sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différents, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le temps où il a publié des livres, marque la mort de l'un et la naissance de l'autre » (Jean-Jacques Rousseau, *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*, Paris, Garnier Flammarion, 1999, p. 75).

⁴⁴ Notamment saint Julien, tel que Flaubert le décrit dans *La Légende de saint Julien l'hospitalier (Trois contes, 1877)*.

⁴⁵ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie, op. cit.*, tome I, p. 19.

⁴⁶ Casanova raconte que le pape l'ayant fait chevalier de l'Éperon d'or, il décida d'orner de pierres précieuses cette décoration pourtant déconsidérée au XVIII^e siècle en raison de la libéralité excessive avec laquelle elle avait été accordée : « Pour moi je ne suis pas devenu fou, mais si enchanté de cette décoration que j'ai d'abord demandé à Vinkelmann si je pouvais orner ma croix de diamants et de rubis ; il me dit que j'en étais le maître, et qu'il savait où je pourrais en acheter une toute faite que j'aurais pour mille écus, et qui avait coûté davantage. Je l'ai achetée le lendemain d'abord que je l'ai vue pour en faire parade à Naples » (Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie, op. cit.*, tome II, p. 619).

⁴⁷ *Ibid.*, tome I, p. 19.

⁴⁸ Le protecteur de Casanova, M. Malipiero, l'introduisit à la pensée stoïcienne : « Il me fit alors une leçon que je n'ai jamais oubliée. Il me dit que le fameux précepte des Stoïciens, *sequere deum* ne voulait dire autre chose sinon abandonne-toi à ce que le sort te présente, lorsque tu ne te sens pas une forte répugnance à te livrer. C'était, me disait-il, le démon de Socrate *Saepe revocans raro impellens* ; et c'était de là que venait le *fata viam inveniunt* des mêmes stoïciens » (*ibid.*, p. 102).

⁴⁹ À l'automne 1747, Casanova fut humilié publiquement par un certain Demetrio, épicier grec d'une cinquantaine d'années qui lui gardait rancune d'avoir séduit une femme de chambre qu'il désirait. Pour se venger, Demetrio fit tomber Casanova dans un fossé fangeux devant une brillante compagnie. Le Vénitien mûrit sa vengeance

jusqu'à ce que la vue d'un enterrement lui donne l'idée d'un stratagème. La nuit tombée, il déterra le cadavre fraîchement inhumé pour lui couper le bras. Muni de ce dernier, il vint se coucher sous le lit de Demetrio et commença à déranger les couvertures du marchand qui ne fit d'abord qu'en rire. Casanova raconte en ces termes le dénouement de la scène : « Le Grec alors allonge ses bras pour saisir les mains de l'homme, ou de la femme qui retenait sa couverture ; mais au lieu de lui laisser trouver ma main je lui fais trouver celle du mort dont je tenais avec force le bras. Le Grec aussi tire avec force la main dont il était en possession croyant de tirer la personne aussi ; mais tout d'un coup je lâche le bras, et je n'entends plus sortir de la bouche de mon homme le moindre mot » (*ibid.*, p.436). La terreur de Demetrio fut si violente qu'il resta paralysé jusqu'à la fin de sa vie.

⁵⁰ Le prince de Ligne souligne cet aspect du caractère de Casanova dans le portrait qu'il lui consacre sous le nom d'*Aventuros* : « Ce serait un bien bel homme s'il n'était pas laid ; il est grand, bâti en Hercule, mais a un teint africain ; des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce, plus facile à être mis en colère qu'en gaieté. [...] Il est fier parce qu'il n'est rien. Rentier, ou financier ou grand seigneur, il aurait été peut-être facile à vivre ; mais qu'on ne le contrarie point, surtout qu'on ne rie point, mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute ; car son amour-propre est toujours sous les armes. Ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter ; ayez l'air de l'entendre pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi » (« *Aventuros* », dans Charles-Joseph de Ligne, *Mémoires et mélanges historiques et littéraires*, Paris, 1828, tome IV, p. 291).

⁵¹ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome I, p. 18.

⁵² Genèse 30, 43.

⁵³ *Ibid.*, 29, 31.

⁵⁴ *Idem*

⁵⁵ *Ibid.*, 28, 11-19.

⁵⁶ « Mon premier mouvement fut une tentation de lui sangler une ruade ; il ne fallait pas davantage pour l'envoyer vite rejoindre son paquet ; mais Dieu m'a donné la force de me retenir ; la punition

aurait été trop forte de part et d'autre, car tout seul je n'aurais absolument jamais pu me sauver » (Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome I, p. 941).

⁵⁷ « J'ai dit au Comte Asquin que son sage raisonnement ferait que je me réglerai avec prudence, et que la confiance que j'avais en DIEU était si grande qu'elle me tenait lieu de tout » (*ibid.*, p. 939).

⁵⁸ « Il dit encore : ton nom ne sera plus Jacob, mais tu seras appelé Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu as été vainqueur » (Genèse 32, 28).

⁵⁹ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome II, p. 729.

⁶⁰ Étudiant l'épisode des amours de Casanova et de la jeune C.C. (*Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome I, chapitre 13 du volume III-chapitre 12 du volume IV), François Roustang décrit l'une des stratégies adoptées par le Vénitien pour fuir la responsabilité de ses actes sans enfreindre toutefois le code d'honneur qu'il a intériorisé : « Subtilement, il s'est arrangé pour se trouver déchargé du mariage, non par lui-même, mais par la vigilance d'un père qui voulait protéger sa fille. La responsabilité de Casanova n'est pas engagée. Quoique coupable, puisqu'il a bel et bien séduit cette fille, il est innocent, puisqu'il était sincère en voulant l'épouser. L'échec ne lui est pas imputable, d'autant qu'il se considère comme marié et qu'il répète constamment qu'elle est bien sa femme » (François Roustang, *Le bal masqué de Giacomo Casanova*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2009, p. 118).

⁶¹ L'écriture de l'*Histoire de ma vie* vient toutefois remettre en question l'irresponsabilité heureuse que s'est plu à cultiver Casanova sa vie durant. Georges Poulet retrace en ces termes l'évolution de Casanova : « Il est celui qui, non par quelque repentir de débauché devenu vieux, mais par une réflexion issue graduellement de la maturation et de l'approfondissement de sa propre expérience, passe d'une conscience esthétique de l'existence à une conscience éthique, et arrive aussi à se voir dans la perspective de ses fautes et de leurs conséquences, après ne s'être jamais perçu que dans le sentiment de ses plaisirs actuels » (Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 1989 [1949], tome IV, p. 134).

⁶² Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome II, p. 183.

⁶³ Sur un ton badin, le prince de Ligne dessine un portrait comparé de Rousseau et Casanova : « J'aime mieux le Jacques qui n'est pas un Jean, car vous êtes gai, il est atrabilaire. Vous êtes gourmand, il met de la vertu dans les légumes. Vous avez cueilli trente roses de virginité, il n'a cueilli que de la pervenche. Vous êtes reconnaissant, sensible et confiant, il était ingrat et soupçonneux. Vous avez toujours été fouteur..., et ainsi qu'il nous le dit gravement, mais avec éloquence, il s'est toujours br... » (« Lettre du Prince de Ligne à Giacomo Casanova [21 mars 1795] », citée par Octave Uzanne dans « Les relations de Ligne et de Casanova », *Annales Prince de Ligne*, n° 1, 1920, p. 333).

⁶⁴ C'est l'éminent casanoviste Helmut Watzlawick qui retrace l'histoire du texte original de l'*Histoire de ma vie* dans son texte intitulé « Biographie d'un manuscrit », publié en introduction aux *Mémoires* de Casanova dans l'édition Robert Laffont.

⁶⁵ Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, tome II, p. 183.

⁶⁶ Le rire se fait critique acerbe dans la *Confutazione della Storia del Governo Veneto d'Amelot de la Houssaie* (1769). Casanova y nomme Rousseau « l'auteur de l'infâme roman de la *Nouvelle Héloïse* » et raconte à plaisir ses relations avec Thérèse Levasseur, dont nous avons vu la mauvaise impression qu'elle lui avait faite dans l'extrait de l'*Histoire de ma vie* cité plus haut.